

Tessa

Jour 21

Le pick-up noir brûle le feu rouge et file droit sur nous. Mon sang se glace. Je veux hurler et prévenir grand-mère qui se trouve derrière le volant. Pourtant, aucun son ne sort.

Il va nous toucher. Il va nous tuer.

Ces mots se répètent dans mon esprit comme une litanie, devenant plus forts au fur et à mesure que la tache noire se rapproche. Je me tasse contre la portière et couvre mon visage.

J'entends le

plus gros impact

C'est comme le bruit d'une bombe.

Ma tête bouge dans tous les sens et frappe quelque chose de dur derrière moi. Une douleur explose dans tout mon corps.

Le monde devient noir.

Je me réveille, à bout de souffle. J'ouvre les yeux, mais ne vois rien.

Rien.

Rien.

Le noir.

J'ai froid mais je sue. Un bruit étouffé et distant bourdonne dans mes oreilles, comme si une armée de moustiques se trouvait dans mon crâne. Je sens les draps sous moi, sur moi, entre mes mains moites.

Je suis dans mon lit.

À la maison.

Tout va bien.

Je suis à la maison.

C'est encore ce rêve. Juste mon inconscient qui me torture à nouveau.

Encore et encore et encore.

C'est ce qu'ils appellent le TSPT. Moi, j'appelle ça l'enfer.

Je tâtonne les draps autour de moi, à la recherche de mon téléphone. (Pas facile de trouver les choses quand on ne voit rien.) Je m'habitue encore à toucher les choses autrement. Il faut tapoter doucement et ne pas balayer les surfaces des mains. Sinon, on renverse des choses. Du genre, faire tomber son téléphone du lit par accident.

Après quelques minutes, je trouve ce petit rectangle brillant avec un bouton. La seule chose que je peux utiliser sur mon appareil. J'appuie dessus longuement jusqu'à ce qu'une sonnerie familière résonne à travers le haut-parleur.

— Quelle heure est-il ? demandé-je d'une voix si basse que je suis étonnée qu'il ait entendu ma question.

— Il est sept heures vingt-trois, répond Siri un instant plus tard. Bonjour !

Ma respiration me revient, tremblante et saccadée. Je laisse tomber mon cellulaire sur ma couette.

Je ne sais toujours pas ce qui est pire : revoir l'accident en rêve dans les moindres détails... ou être réveillée, mais ne rien voir du tout. Les deux sont horribles à leur façon. Au moins, quand je rêve, je sais que je rêve. Le pire, c'est que je ne peux rien y faire. Je ne peux pas éviter de me cogner la tête.

Je ne peux pas m'empêcher de perdre la vue.

Les médecins ont dit que les vertiges dureraient seulement deux semaines. Je n'arrive pas à me rappeler qui ils sont, mais ils avaient tort. Je me redresse lentement et le monde se met à tourner autour de moi.

Je repousse les draps humides et sors mes jambes du lit. Mes orteils touchent le tapis. Ma main droite trouve le rebord de ma table de chevet.

Tout va bien. Je suis à la maison.

Je sais comment est la maison. Je peux me déplacer dans ma chambre. Je peux repérer tous mes tiroirs. Je peux m'habiller. Je n'ai pas besoin d'aide.

Qu'est-ce qu'on fait quand quelque chose de terrible arrive et qu'on sait qu'on aurait pu l'en empêcher ? Qui faut-il accuser ?

Ce n'était pas seulement la faute du chauffard ivre. C'était la mienne aussi. Pas parce que j'ai fait quoi que ce soit, mais parce que j'aurais *pu* faire quelque chose.

Et si nous étions arrivées à ce croisement un instant plus tôt ou plus tard ?

Et si se retrouver à ce croisement précis, à ce moment précis, était de ma faute ?

Et si je n'avais pas pris tout ce temps pour me boucler les cheveux ? Ou pour faire mon trait de liner ? Ou pour choisir mes boucles d'oreille ?

Grand-mère me menait au centre commercial ce jour-là. Le plus proche se trouve à quatre-vingts kilomètres ; forcément, on n'y va pas souvent. De toute façon, je ne suis pas du genre à sortir. Mais grand-mère avait réussi à me convaincre de laisser mon post de côté, me promettant qu'on irait faire un tour dans une librairie. (Deux choses seulement peuvent me séparer de mon ordinateur portable : les livres et les gaufres.) J'ai donc abandonné mon brouillon et me suis rendue au centre commercial avec elle.

Mais on n'y a jamais mis les pieds.

Tout ça à cause d'un chauffard ivre dans un pick-up noir.

C'était tellement fort. C'est ce dont je me souviens le plus. C'était *tellement fort*.

Ma tête a frappé quelque chose de dur.

L'obscurité est arrivée.

Et elle est restée.

C'est tellement étrange de se réveiller à l'hôpital et de ne rien voir du tout... juste entendre. Les bips et cliquetis, les pas et les voix. Je pensais être en train de rêver. Puis j'ai entendu grand-mère, je l'ai sentie me serrer la main. J'ai réalisé que ce n'était pas un rêve. Et je me suis mise à pleurer.

Ça aurait pu être bien pire. Selon les médecins, je souffre uniquement d'une contusion cérébrale. Ça signifie qu'un hématome s'est formé dans mon cerveau, et il a affecté mon cortex visuel. Assez gros pour me rendre aveugle. *Cécité post-traumatique temporaire*. Ils ont dit que les deux hémisphères cérébraux étaient touchés et qu'avec le temps, je pourrais recouvrer la vue, mais ils n'en sont pas certains. Et ils n'ont pas dit *quand*.

Le conducteur du pick-up noir était indemne. Ils l'ont arrêté, mais le mal était fait.

Grand-mère n'a pas été gravement blessée, seulement quelques bleus. Elle est restée avec moi à l'hôpital. Toujours à mes côtés, toujours à s'excuser. *Je suis tellement désolée, Tessa. Je suis tellement désolée*. Mais j'avais le sentiment que je devais être celle à blâmer. C'est à cause de moi qu'on est sorties. J'aurais pu dire « Un autre jour, Mamie. » J'aurais pu faire les choses différemment. Faire quelque chose qui aurait pu empêcher tout ça.

Après avoir quitté l'hôpital pour rentrer chez moi, nous avons rencontré une autre neurologue. C'était le Dr Carle et je l'imaginais blonde aux yeux bleus, avec un visage fin. Elle a dit la même chose que tous les autres médecins. Un traumatisme brutal à la tête, une contusion cérébrale et une cécité corticale. Puis :

— Je ne pense pas que cet état soit permanent. Je m'attends à voir des améliorations dans les douze et quatorze prochaines semaines.

— Vraiment ? demanda grand-mère, la voix pleine d'espoir.

— Je suis optimiste. C'est tout à fait possible, répondit le Dr Carle.

Ce n'est pas possible.

Quatorze semaines, c'est quatre-vingt-dix jours. Je l'ai demandé à Siri en rentrant à la maison cet après-midi-là. C'est à ce moment que j'ai commencé le décompte dans ma tête.

Aujourd'hui, c'est le vingt-et-unième jour.

Je me déplace dans ma chambre et m'habille. J'enfile mon bas de survêtement le plus doux que je peux trouver – aucune idée de la couleur – et un soutien-gorge sous mon haut de pyjama.

Le matin, c'est le pire pour moi. J'ai des vertiges, j'en ai marre de dormir, toujours hantée par ces quatre mots.

Tout est ma faute.

Tout est ma faute.

Tout est ma faute.

Qu'est-ce que je suis maintenant ? *Qui* suis-je ? Une prisonnière. Enfin, c'est ce que je ressens. Coincée dans ma chambre, mon refuge. On dirait une cage maintenant. J'adorais regarder ma chambre. C'est si blanc, joli, organisé. Mon étagère de livres, tous rangés par couleur. La lumière du soleil qui traverse la fenêtre et dessine des motifs sur le sol. Mais maintenant, le soleil n'est qu'un fantôme : ressenti, pas visible. Chaud, imparfait, inégal. C'est tout. Ça l'a toujours été.

Mon ordinateur portable repose sur mon bureau. Je ne l'ai pas ouvert depuis l'accident. Je n'ai pas consulté mon blog. Je n'ai pas répondu aux commentaires. Je n'ai parlé à aucun de mes amis en ligne. Je n'ai pas écrit un vers, une ligne, pas même un mot.

Je n'en ai pas envie.

Je n'ai pas d'inspiration, pas de joie. Tout est parti.

Grand-mère et grand-père pensent que je devrais continuer comme si rien ne s'était passé ; je les ai entendus en parler. C'était un soir, et j'ai fait semblant d'être endormie sur le canapé. Ils discutaient à voix basse dans la cuisine.

— Tessa doit reprendre l'écriture, disait grand-mère. Elle est toujours plus heureuse quand elle écrit.

Grand-père était d'accord.

— Il doit bien y avoir une solution.

Une solution pour faire quoi ? Pour écrire ? Pour poster sur mon blog ? Pour reprendre une vie normale ?

Il n'y a pas de solution pour que les choses redeviennent normales.

Toute la « normalité » a été arrachée à ma vie, tout comme la vie *m'a* été arrachée.

Je suis aveugle.

Je suis aveugle.

Je suis aveugle.

Très bien, laissons-les penser qu'il existe une solution pour m'aider. Laissons-les essayer et échouer à trouver une solution pour ce bordel. Laissons-les accepter de vivre avec cette situation pourrie. Je l'ai accepté, mais on dirait bien que je suis la seule.

C'est facile pour eux de dire ça.

Tout le monde peut voir.

Ils disent tous « Désolé. Ça doit être compliqué pour toi. » Mais ils n'en savent rien. Même les médecins – qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils ont lu des pages sur les *contusions cérébrales* dans leurs livres de médecine. Ils ne savent pas ce que ça fait.

Les deux premières semaines, je pleurais.

La semaine d'après, je ressentais rien.

Maintenant, je suis en colère.

Vingt-et-un jours sont passés depuis l'examen du Dr Carle. Et rien n'a changé.

C'est pour ça que je m'habille et que je descends. C'est dangereux pour moi de rester seule avec mes pensées et mon monde obscurci.

Je descends doucement les escaliers, sentant le bord de chaque marche sous mes orteils. La voix de grand-père et l'odeur du café torréfié flottent depuis la cuisine.

La maison est familière : chaque mur, chaque chaise, chaque obstacle sur ma route. Je peux tout voir dans ma tête. Je pensais que ce serait facile de faire les tâches du quotidien en étant aveugle. J'ai même essayé quelques fois quand j'étais petite. Je fermais les yeux et tendais mes bras, essayant de me déplacer sans tomber ou renverser des objets. C'était drôle à l'époque, parce que je pouvais ouvrir les yeux et en rire.

Là, je ne peux rire de rien.

— Bonjour, Tessa, me salue grand-mère lorsque j'entre dans la cuisine.

Elle sourit. Je le sens à l'intonation de sa voix. Je veux le lui rendre et lui dire bonjour. Mais non. Je longe l'embrasement, une main contre le mur.

Grand-père me salue également avec un bonjour enjoué. J'entends que l'on coule du café dans une tasse.

— Tu as besoin d'aide ? me demande grand-mère.

Je secoue la tête mais un vertige me submerge d'un coup. Grand-père s'approche et m'offre son bras pour me guider jusqu'à la table.

— Chaise, dit-il.

Je sens le dossier en bois sous mes doigts et je m'assoie doucement.

— Merci.

— Comment te sens-tu ce matin, Tessa ?

Grand-mère sourit toujours, et maintenant, je me demande pourquoi. Ça ne peut pas être cet *optimisme*, cette *possibilité*, qui semble faire fureur.

— Je sais pas, dis-je.

— Tu es fatiguée ?

— Oui.

— Des vertiges ?

— Oui.

Grand-mère soupire. Elle est assise sur la chaise à ma gauche. Elle me serre rapidement la main. Lorsqu'une personne me touche – même pour m'aider à m'asseoir sur une chaise ou pour franchir une porte – ça me fait toujours sursauter un peu. Je ne peux jamais le prédire. Mais je connais tellement bien mes grands-parents que je peux presque sentir quand ils vont me toucher.

— Et ton sommeil ? reprend Mamie, comme chaque matin.

Je hausse une épaule.

— C'est pareil.

— Tu fais encore le rêve ?

— Oui.

Ce que je ne lui dis pas, c'est que je ne rêve de rien d'autre que de l'accident. Tout le monde me dit de me reposer davantage, mais comment faire quand dormir me fatigue encore plus qu'être réveillée ? Au moins, quand je suis réveillée, je peux me distraire ; je peux me forcer à penser à autre chose. Dans mes rêves, je n'ai aucun contrôle. Dans mes rêves, je dois vivre l'impact encore et encore.

Si fort.

Tout est ma faute.

Une tasse est déposée sur la table, puis glissée vers moi.

— Du café, précise grand-père. Si tu en veux.

— Oui. Merci.

Je l'entends aussi dans la voix de grand-père, cette note d'optimisme cachée. Ils savent quelque chose que je ne sais pas. C'est une surprise, d'une certaine façon. Une bonne surprise.

Pendant un bref instant, je ne dis rien. J'avale mon café et attends que l'un d'eux partage la nouvelle.

— Eh bien ?

Je brise enfin le silence, remplaçant ma tasse sur la table.

— Quelqu'un va me dire ce qui se passe ?

Grand-mère rit un peu, nerveusement.

— Eh bien, dit-elle, légèrement hésitante, ton grand-père allait t'en parler.

— Me parler de quoi ? Si c'est au sujet de l'église, je suis désolée, mais je ne suis pas prête...

— Non, me coupe grand-père.

Il est assis en face de moi, je peux le sentir.

— Ce n'est pas à propos de l'église. Je sais que tu reviendras quand tu seras prête... même si la personne la plus importante de la congrégation me manque.

J'esquisse un sourire, pour lui faire plaisir. Le genre de sourire qu'on fait sur son lit de malade.

Grand-père prend une profonde inspiration.

— Mamie et moi cherchions un moyen de t'aider. Nous pensons tous les deux que ce serait bien que tu recommences à écrire de la poésie.

— Bah, je peux pas...

Grand-mère pose une main sur la mienne, comme un doux rappel de me taire.

— Écoute juste une minute, ma chérie.

Ma mâchoire se bloque. J'avale mon café. J'écoute une minute.

— Donc j'ai eu une idée, reprend grand-père. Tu as besoin qu'une personne retranscrive ta poésie ; qu'il la tape et la poste sur ton blog. N'est-ce pas ?

— Oui, mais...

Je secoue la tête.

— Vous êtes trop occupés, toi et Mamie. Et pas vraiment doués en informatique.

— Tu as raison, répond grand-père en riant légèrement.

— Alors qui le ferait ?

— C'est ce dont nous discutons. Et nous avons décidé que la meilleure façon de trouver quelqu'un serait de publier une petite annonce dans le journal, avec certains critères, évidemment. Il faut que ce soit une fille de ton âge, et nous allons nous entretenir avec elle...

— Quoi ?

Je ne peux m'empêcher de lui couper la parole.

— C'est... C'est débile.

— Tessa, soupire grand-mère.

— Je suis sérieuse, répliqué-je, incapable de repérer la déception évidente sur le visage de mon grand-père. Ça ne fonctionnera pas. Je suis nulle avec les gens. Et qui vous dit que je vais réussir à dicter de la poésie comme ça ? Écoutez, je sais que vous essayez de m'aider, mais... On ne peut pas m'aider.

— Tessa, tente grand-père, je pense que tu devrais essayer. Si ça ne te plaît pas, nous pourrions...

— Non. Je ne suis pas prête. Pour écrire, pour poster sur mon blog ou pour rencontrer de nouvelles personnes, dis-je en croisant les bras. Ne... N'en parlons plus, d'accord ? Je vais bien. Je me débrouille. Je n'ai pas besoin d'écrire.

Un long silence s'installe. D'une certaine façon, je sais que cette conversation n'est pas terminée. L'air s'est alourdi d'un coup.

— Réfléchis-y un instant seulement, Tessa, insiste grand-mère. Sa main chaude caresse mon bras. — Être capable de faire quelque chose que tu avais l'habitude de faire avant tout ce qui...

— J'ai dit non, laissé-je échapper, sans même y réfléchir à deux fois. — Ce n'est pas comme si vous avez déjà publié l'annonce, donc on peut juste... Attendez. Vous ne l'avez pas déjà publié... pas vrai ?

Pas de réponse.

Surprise. Et voilà. Pourquoi ne l'ai-je pas vu venir ?

— Papy ?

— Je suis désolé, Tessa. Je pensais que l'idée te plairait.

Mon cœur finit sa chute dans mon estomac, et le vertige revient en force.

— Oh purée.

Grand-mère essaie de m'arrêter.

— Écoute, ma chérie...

— Comment avez-vous pu ?

Les mots explosent avant même que je puisse penser à ce que je dis.

— Comment avez-vous pu me faire ça ? M'humilier publiquement dans le *journal* ? Comment avez-vous pu publier une annonce sans me demander avant ? Je ne peux pas y croire.

— Tessa, baisse d'un ton, m'ordonne fermement grand-mère. On essaie juste de faire ce qui est le mieux pour toi.

— Derrière mon dos ? En invitant des étrangers dans ma vie ?

J'ai le cœur serré, le visage en feu. Je secoue la tête, ravalant la nausée qui remonte dans ma gorge.

— Ce n'est *pas* ce qui est le mieux pour moi.

— Que cela te plaise ou non, jeune fille, ton grand-père et moi te connaissons mieux que personne. Nous savons que la meilleure chose pour toi est de te remettre à l'écriture. Mais si tu sens vraiment que tu n'es pas prête pour cela, nous appellerons le journal et retirerons l'annonce. Je suis sûre que ce n'est pas encore imprimé.

— Oui. Fais ça.

Mes mains sont aussi tremblantes que ma voix.

— Je sais que toi et Papy essayez de m'aider, mais ce n'est... Ça ne m'aide pas, d'accord ? J'aimerais juste qu'on me laisse un peu plus de temps. J'ai besoin de plus de temps.

Je repose mes coudes sur la table, et enfonce mon visage dans mes paumes.

— Je comprends, Tessa.

C'est la première fois que grand-père prend la parole depuis mon emportement.

— Et maintenant, je me rends compte que nous aurions dû t'en parler en premier.

Sans blague.

— Je vais appeler le journal de suite.

Je l'entends reculer sa chaise et se lever. Quelques pas. Il décroche le téléphone au mur.

Mon cœur cogne toujours contre mes côtes, la frustration me brûle les veines. Grand-mère s'installe à côté de moi, silencieuse et solennelle. J'espère presque qu'elle me parle, qu'elle me dise quelque chose qui justifierait ma colère. Mais je sais, au fond de moi, qu'elle ne peut être justifiée – pas même par ma cécité.

À leur manière, ils essayaient juste d'aider.

Mais je ne peux pas être aidée.

Je suis aveugle.

Assise à table, mon visage dans mes mains, j'écoute grand-père taper le numéro de téléphone.

Traduction proposée par Marion Pouillaude pour le chapitre 1

Texte original © Abbie Emmons, *100 Days of Sunlight*